

Chez les Samoyèdes

Autor(en): **Membrez, Camille**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **1 (1906)**

Heft 5

PDF erstellt am: **03.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-256014>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

1559, d'un messenger, le chevalier Lussy, chargé de présenter au nouveau Pape Pie IV, les vœux et félicitations de son pays. C'est alors aussi que fut nommé comme protecteur de la Suisse, le neveu du Pape, qui fut plus tard saint Charles Borromée. Sur ces entrefaites, le colonel von Meggen mourut à Lucerne pendant qu'il était en congé, et Gaspard von Silinen, le troisième de ce nom, fut nommé pour le remplacer. Le Pape Pie IV, d'une extrême simplicité, daigna recevoir le nouveau colonel suisse avec beaucoup de grâce et de bienveillance, mais toutefois ne laissa faire aucun préparatif à l'occasion de cette réception. Pourtant, lorsque von Silinen mourut le 16 juillet 1564 à Rome, ses funérailles eurent lieu avec le même cérémonial que s'il se fut agi d'un prince. Ce fut le Pape Pie IV, qui descendit dans la tombe le 9 décembre 1565, qui concéda au Sénat de Lucerne le droit perpétuel de choisir le commandant de la Garde suisse (1564).

A la mort du Pape, la Garde suisse était encore, veuve de son colonel, le nombre des candidats à ce poste d'honneur avait rendu le choix plus délicat. Le Pape Pie V (cardinal Ghislieri) était monté sur le trône quand Yunker Jost Segesser von Baldegg se présenta à Rome comme nouveau commandant de la Garde. Ce fut lui qui donna l'occasion à la Garde d'accroître la gloire et la renommée de ses devanciers, en envoyant une partie de ce corps prendre part aux combats contre les Turcs. Douze hommes partirent d'abord pour l'île de Chypre, où la plupart trouvèrent une mort héroïque. Puis lorsque le général Marc-Antoine Colonna eut rassemblé son armée, il se fit une garde de vingt-cinq autres de ces braves Confédérés.

Le coup d'œil devait être vraiment imposant et solennel, lorsque le Vicaire de Jésus-Christ bénissant sous le dôme de St-Pierre l'armée nouvellement formée prononça, en remettant à Colonna la bannière de la Croix, ces prophétiques paroles : « Mes fils, vous serez vainqueurs. » Et, effectivement, le 7 octobre 1571, Marc-Antoine Colonna remportait sur les Turcs, avec le grand-duc Don Juan d'Autriche, la grande victoire de Lépante. Ici encore, nos braves Suisses firent des prodiges de valeur. Un garde Hans Rolli, de Kriens, s'empara de deux fanions des Turcs, les rapporta à Rome

sère s'installait et augmentait de jour en jour au foyer des Lenorcy.

Le produit de quelques broderies confiées à l'habileté d'Yvonne par un marchand d'ouvrages pour dames, le travail aussi peu rémunéré de copiste que Pierre avait, après beaucoup de démarches, obtenu d'un grand éditeur de musique, suffisaient mal aux dépenses indispensables à la vie de chaque jour et ne permettaient guère de renouveler les vêtements usés et les chaussures trop petites des enfants.

Un à un, les meubles les plus propres, les vêtements les meilleurs et les quelques petits objets intimes, restés de leur ancienne aisance, avaient été portés au Mont-de-piété par Yvonne, pour subvenir à la dépense plus forte du terme du loyer, d'un peu de chauffage pour l'hiver. Mais il ne restait plus rien dont elle put désormais espérer tirer quelques ressources. Et devant ce dénûment si absolu, un amer découragement, contre lequel Pierre ne luttait presque plus, tant il était à bout de forces, minait sourdement ce robuste tempérament de travailleur.

et plus tard les déposa dans l'arsenal de Lucerne, où on les conserve encore. Le 13 décembre, Colonna fit son entrée victorieuse dans la ville de Rome, entouré de onze Suisses de la Garde qui faisaient retour avec leur général. Ils emmenaient glorieusement 40 prisonniers, retenus pour la perte de leurs compagnons. Ce triomphe fut annoncé au son de toutes les cloches de la ville de Rome et le fort St-Ange retentit de 101 coups de canon pour la célébration de ce jour mémorable.

Le digne colonel de la Garde Jost Segesser vécut sous plusieurs pontificats. Après Pie V, ce fut Grégoire XIII (1572) qui mit un frein aux exploits des brigands en Italie, Sixte V qui ne fut pas seulement un juge austère, mais aussi un père plein de sollicitude pour son peuple, et puis enfin Urbain VIII qui monta sur le trône en 1590. Le 8 juillet 1592, von Segesser mourut à Florence où il était allé chercher la guérison d'une maladie occasionnée par le chagrin de la perte de sa femme, Afra von Fleckenstein. Le duc de Florence lui fit faire de belles et solennelles funérailles. D'importantes cérémonies funèbres eurent lieu également à Rome, car le colonel von Segesser avait bien mérité à la fois de l'Eglise et de la patrie, particulièrement de la Suisse catholique, par son intervention dans l'application des décisions du Concile de Trente. C'est aussi grâce à lui que la Suisse avait rétabli une Légation auprès du St Siège, ce qui n'avait plus existé depuis la Réformation.

(A suivre.)

L. BAUME.



Chez les Samoyèdes

Un de nos compatriotes habitant Cronstadt nous écrit :

Au nord de la Russie d'Europe, il y a un gouvernement qui dépasse à lui seul le territoire de la France. C'est le gouvernement d'Archangel, qui avec ses 7 arrondissements a d'après le recensement du 1^{er} janvier 1897, 363,183 habitants *) (176,489

1) 356,613 orthodoxes, 4,398 vieux-croyants, 365 catholiques, 1,549 protestants, 165 juifs, 48 mahométans.

Un soir de novembre, un billet armorié, apporté par le valet de chambre d'une riche et élégante cliente des jours heureux, vint faire luire un rayon d'espoir au sombre logis.

S'il fallait en croire le dire du serviteur, il s'agissait d'une importante affaire : une parure enlière de diamants à remonter. La marquise d'A... avait elle-même fait les dessins du travail qu'elle désirait, et personne que Lenorcy, avec son habileté bien connue, n'était capable, affirmait-elle, d'exécuter artistement son projet.

La marquise était fantasque et originale, un peu méfiante avec cela, mais immensément riche ; elle rétribuait largement. Et le travail dont il était question assurerait, avec le paiement du prochain terme de loyer, le vivre de la petite famille pendant plusieurs mois.

Bien des fois, au cours de cette nuit, Pierre s'éveilla en songeant au bien-être relatif qu'il allait enfin pouvoir donner à ses chéris. Les chaussures usées de Gauthier seraient remplacées ; un vêtement plus confortable protégerait Yvonne, dans ses cour-

hommes et 186,449 femmes), c'est-à-dire la population d'une de nos grandes villes d'Europe. Couvert de forêts impenétrables, sillonné de fleuves poissonneux coulant au milieu de steppes arides, d'une immense plaine marécageuse et borné au nord par la Mer Blanche qui devient une partie de l'année impraticable, il est habité par les Grands-Russes, les Carels, les Lapons, les Samoyèdes et les Ziraines, autant de peuples divers ayant chacun son histoire, son langage, ses mœurs, ses coutumes. Si nous nous occupons aujourd'hui des Samoyèdes, c'est que de toutes les peuplades, c'est la plus curieuse à observer et à connaître.

Toute nation civilisée, à mesure que se développe sa puissance intellectuelle, éprouve un besoin de se répandre au dehors, d'étendre autour d'elle son influence, de propager ses doctrines, tandis qu'un peuple qui vit dans l'ignorance, qui reste à l'état sauvage, se resserme, pour ainsi dire de plus en plus, et dégénère jusqu'à ce qu'il finisse par disparaître. C'est le cas des Samoyèdes qui formaient jadis une nation nombreuse, vivant dans un bien-être relatif.

Quelle différence avec leur existence d'aujourd'hui ! Chassés, repoussés de tous côtés par leurs voisins, de même origine pourtant, ils ne connaissent plus d'autre séjour que des plaines marécageuses ; de jour en jour les fièvres, la misère, le vice font de nouveaux vides dans leurs rangs et l'on peut prévoir l'époque où ils auront complètement disparu. Le dernier recensement qui a été fait de ce peuple n'accuse plus que 2,687 hommes et 2,899 femmes qui habitent les bords du Mezen, la Petschora, la partie méridionale de la presqu'île de Kola et l'île de Kalgujew.

Une petite taille, les pommettes saillantes, une grande bouche, de petits yeux, le front étroit, le nez aplati formant avec le front une ligne presque droite, les cheveux noirs, hérissés, une barbe rare, tels sont les traits caractéristiques du Samoyède.

Leur costume se compose surtout d'une fourrure de peau de rennes que les plus fortunés portent recouverte de drap.

La toilette, au reste, ne les préoccupe guère ; les jeunes filles seules témoignent d'un certain goût pour la parure. Une demi-fourrure, faite de peau de rennes leur serre la taille, s'élargit ensuite et finit à la hauteur des genoux bordée d'une bande de

ses, contre le froid de l'hiver qui s'annonçait avec une rigueur exceptionnelle ; un vin reconstituant ferait rendre les couleurs sur le visage anémié et souffreteux de la petite benjamine.

Et puis, qui sait ?... bientôt peut-être, d'autres commandes suivraient celle-ci : comme autrefois, lorsque leur commerce prospérait, les commandes seraient enregistrées attendant, l'une après l'autre, l'époque à laquelle le travail pourrait être exécuté et livré ; car la marquise d'A... avait des relations étendues, elle amènerait des clients au bijoutier, ne serait-ce que pour avoir l'occasion de faire admirer plus tôt et de plus près sa merveilleuse parure.

Aussi, le cœur plein d'une confiance qu'il ne connaissait plus, le lendemain à l'heure indiquée sur le billet satiné, d'où s'exhalait un léger parfum d'iris, Pierre Lenorcy sonnait presque joyeusement à la porte de l'un des hôtels les plus opulents du noble faubourg.

(A suivre.)

fouffure de poils de chien ; aux pieds une bande de peaux de rennes leur tient lieu de chaussure et de bas. Elles partagent leur cheveux en deux tresses entremêlées de rubans et de menus objets, et qui parfois leur descendent jusqu'aux genoux. Avec cela un petit visage arrondi, aux pommettes colorées, un front blanc, une chevelure noire et de petits yeux rieurs. C'en est assez pour enflammer un fiancé qui offrira volontiers, pour avoir la femme de son choix, tout un troupeau de rennes.

Le père, en effet, chez les Samoyèdes, n'entend pas donner sa fille pour rien, il faut qu'elle lui rapporte pour le mariage l'équivalent de ce qu'il en eût tiré en services de toute sorte. C'est une véritable vente, qui se débat publiquement et dont la conséquence est naturellement que l'homme regarde bientôt sa femme comme une esclave dont il prend tout juste le soin qu'on prend d'un animal domestique. S'il lui arrive de la tuer, il est tout surpris de se voir traîné devant un tribunal pour une telle niaiserie.

Le trait caractéristique des Samoyèdes est, du reste, une indifférence absolue, — et qui se comprend — pour la vie, qu'ils quittent sans aucune espèce de regret, en ayant connu surtout les privations et les misères. Ils sont défiants et dissimulés, ce qui s'explique par les mauvais traitements qu'ils ont à supporter de la part de leurs voisins, les Lapons et les Ziraines. Opiniâtement attachés à leurs vieilles coutumes, ils luttent contre toute innovation qui pourrait alléger leur sort.

La nourriture presque exclusive du Samoyède est la viande de rennes. S'il reçoit une visite, il choisit le meilleur renne qu'il possède, d'un coup de couteau le tue et le dépouille de sa peau. Cela fait, il coupe un morceau de viande, l'enfonce avec la pointe de son couteau dans le sang encore chaud de la bête et le mange. Puis il invite son hôte, ainsi que tous les membres de la famille, à en faire autant. Le sang qui reste est versé dans une outre formée avec une peau de renne, et la viande, coupée par morceaux, est exposée en plein air jusqu'à ce qu'elle soit gelée.

Nous avons parlé du mépris qu'affiche le Samoyède pour celle qui devient sa compagne. La malheureuse est chargée des corvées les plus pénibles. En outre des travaux ordinaires du ménage, c'est elle qui a la garde du *tchum*, la maison des Samoyèdes, formée d'un pieu auquel sont attachées en forme de cône des peaux de rennes. Mais quand il lui arrive d'être grosse et que l'époque des couches approche, elle doit se construire un *tchum* particulier pour ne pas souiller celui qu'abrite son mari.

On distingue deux catégories bien tranchées dans les Samoyèdes : ceux qui habitent la plaine marécageuse de Kanin et ceux qui habitent les forêts. Ces derniers, qui peuplent l'arrondissement d'Archangel vivent tout à fait à part, et ont même un dialecte spécial.

Ils ne quittent leur abri qu'en été, lorsque le renne sauvage, auquel ils font la chasse, gagne les bords de la mer. L'île de Klagoujew, dans la mer Blanche, renferme dix-huit familles de Samoyèdes qui possèdent jusqu'à 20,000 têtes de rennes ; ils s'occupent de pêche et se transportent d'un endroit à l'autre pour nourrir leurs bêtes qui ne mangent que la mousse qu'elles trouvent sous la neige. On sait que le renne est la source principale de la richesse du pays ; c'est lui qui fournit la nourriture, l'habillement et l'habitation. C'est le compagnon fi-

dèle du Samoyède, avec les chiens qu'il attelle quand il voyage pour faire vivre ses bêtes et transporter dans les lourds tonneaux la poix qu'il récolte et dont il fait le commerce.

Camille MEMBREZ.

Une alerte

Une nuit, le général Brugère, vice-président du conseil supérieur de la guerre, arriva au camp de Châlons et prescrivit, dès l'aube, la mobilisation par alerte de toutes les troupes et de tous les services de la garnison. L'opération, commencée immédiatement, réussit à souhait. Vers 5 heures, les régiments en tenue de campagne, avec leurs équipages de guerre, étaient réunis sur le terrain de manœuvres et présentés au généralissime qui les faisait défiler devant lui. Puis chacun rentra à sa caserne ou à son quartier en constatant, une fois de plus — avec plaisir ou avec regret — qu'il ne s'agissait que d'une fausse alerte, l'heure de marcher à la frontière n'ayant pas encore sonné à l'horloge du destin.

Dans les corps d'armée de l'Est, parmi les villes où s'échelonnent les troupes de couverture destinées à faire face tout de suite au danger, un exercice de mobilisation ne surprend personne, et l'alerte de la garnison laisse en réalité la population civile fort calme. On se fait à tout. Depuis plus de trente ans, ces prises d'armes subites se sont renouvelées si souvent, on a entendu tant de fois tonner le canon d'alarme, battre le rappel et sonner le ralliement qu'on a fini par être blasé sur ce branle-bas inopiné qui fait néanmoins sauter le cœur des jeunes soldats dans leur poitrine. Réveillés en sursaut par le bruit des patrouilles, le cliquetis des armes, le roulement des canons et des voitures, la galopade des chevaux sur les pavés de leurs rues, les citadins se retournent simplement sur leur oreiller et se rendorment sans prendre la peine de mettre le nez à la fenêtre pour savoir ce qui se passe. Ils sont à l'avance parfaitement renseignés.

Cette quiétude habituelle ne cesse que dans les moments de crise comme celui qu'on vient de traverser, ou encore quand, au signal habituel de l'alerte, s'ajoutent des coups de canon inusités, des mouvements de troupes imprévus, un tapage insolite. Presque toujours, la mobilisation dans un camp retranché n'intéresse qu'une partie de la garnison. Par raison d'économie et pour éviter des fatigues aux hommes, on procède par secteurs. Chaque fraction du corps de la défense est mobilisée successivement, à des dates indéterminées. Un bourgeois de Toul ou d'Epinal ne s'y trompe pas. Il compte les coups de canon, il se dit que c'est tel ou tel secteur qui opère et reste tranquille : la guerre n'est pas encore déclarée.

* * *

J'ai assisté, il y a sept ou huit ans, à une alerte qui produisit sur les habitants de Verdun un peu plus d'émotion et qui causa, somme toute, une agréable surprise. C'était, s'il m'en souvient bien, dans la saison d'été, vraisemblablement vers la fin d'août. Le président Félix Faure, qui m'honorait de son amitié, me fit appeler un après-midi à l'Élysée et me dit confidentiellement :

— Je quitterai Paris *incognito*, cette nuit, par la gare de l'Est, et j'arriverai à Verdun demain matin à 4 heures, où j'alerterai la garnison. Voulez-vous assister à l'expérience ?

— Avec plaisir, Monsieur le président.

— Alors, partez de suite ; allez coucher à Commercy et trouvez-vous à Verdun demain, *comme par hasard*. Je n'emène personne que mes officiers, dans mon train spécial. Vous êtes le seul journaliste prévenu, mais je sais qu'on peut compter sur votre discrétion.

Je n'en entendis pas davantage. Le soir même, vers les 11 heures, je débarquai à Commercy, d'où je repartis avant le lever du jour par la ligne d'intérêt départemental qui longe le cours de la Meuse. A cette heure extra-matinal, les voyageurs étaient plutôt rares ; nous étions deux bien comptés : le capitaine de gendarmerie de l'arrondissement, qui allait inspecter quelques brigades, et moi. Mon compagnon de route, fort aimable, m'offrit une cigarette. Nous liâmes conversation, et, comme il ne pouvait en résulter aucun inconvénient, je lui dis franchement que j'étais, où j'allais et l'arrivée imminente du président de la République.

Il se fâcha tout rouge.

— Monsieur, me dit-il sèchement, je n'aime pas ce genre de plaisanterie. Vous me prenez pour un autre. Si le président de la République arrivait ce matin à Verdun, *je le saurais*, que diable ! La gendarmerie doit être aussi bien renseignée que les journalistes. Or, mes chefs ne m'ont pas averti.

— Mais puisque c'est une surprise !

— Il n'y a pas de surprise qui tienne. Nous sommes dans les secrets du gouvernement, et ce n'est pas vous qui m'apprendrez quelque chose que j'ignore.

Je protestai inutilement de ma bonne foi. Mon capitaine me quitta à Saint-Mihiel, absolument convaincu qu'il avait eu affaire à un commis-voyageur facétieux. Par la portière, je lui criai une dernière fois de prendre ses précautions pour escorter le chef de l'Etat dans la matinée. A ce coup, il se contenta de me rire au nez, tout simplement.

* * *

Quelques minutes plus tard, je trouvai, dans la gare de Verdun, le gouverneur, tenant encore à la main le télégramme officiel qui l'avait fait sauter du lit. Le train présidentiel était annoncé. A 4 heures précises, il entra en gare ; à 4 h. 1/4, le canon de la citadelle tonna pour l'alerte générale.

En déambulant à travers les petites rues de la ville, je ne tardai pas à me rendre compte de l'effet produit par ce signal. Les portes des maisons s'entre-baillaient l'une après l'autre pour laisser passer des officiers de tous grades, achevant de boucler leur ceinturon ou de boutonner leur dolman, avant de filer au pas gymnastique vers le bastion le plus voisin. Des soldats-ordonnances couraient dans tous les sens, portant des hanachements ou des cantines. Bientôt des estafettes galopèrent et le pavé retentit sous le pas cadencé des troupes en marche.

Cependant, la canonnade persistant au delà des limites usitées, la population civile fut *alertée* à son tour ! Les fenêtres me montraient des têtes inquiètes de gens qui salueaient leurs voisins avec leur bonnet de coton et sollicitaient des renseignements. Des boutiques s'ouvraient et les marchands causaient à voix basse sur le pas des portes ; aux carrefours, des groupes se for-